

LA VIOLENCE ? QUELLE VIOLENCE ?

Georges Labica

L'intervention d'Etienne Balibar au dernier Congrès d'**Actuel Marx** (Paris, oct.2004), intitulée "Lénine et Gandhi, Une rencontre manquée?", et reproduite dans la revue **Alternative** (Roma, n°6, nov.-déc. 05), mérite, à plusieurs titres, de retenir l'attention. Présentés comme "les deux plus grandes figures de théoriciens-praticiens révolutionnaires de la première moitié du XXe siècle"¹, Lénine et Gandhi auraient inauguré, de leur vivant même, un débat dont les attendus ressurgissent de nos jours, dans un monde où la violence "paraît structurelle". Ces "deux modèles" auraient en commun d'inviter les masses à la transgression de la légalité politique incarnée par l'Etat, l'un sous la forme de "la dictature du prolétariat", l'autre sous celle de "la désobéissance civile", au sein néanmoins de conditions historiques fort différentes. Or, l'un et l'autre ne pourraient éviter les apories inhérentes à leur action, pour Lénine la ruineuse contamination des fins par les moyens, autrement dit l'impossibilité de retourner la violence, pour Gandhi la rupture de l'adéquation voulue entre fins et moyens qui échoue à contenir la violence. Dans les deux cas, demeurerait, pour nous, irrésolue la question des masses, savoir si nous sommes encore dans "l'ère des mouvements des masses", et donc la "complexité du politique" qui nous laisseraient dépourvus.

Une telle réflexion représente une invite à considérer à nouveaux frais le couple violence/non-violence, malgré la mise en garde de l'Auteur quant à son excessive simplification, car ce couple est précisément renvoyé à l'existence de ces "modèles" que seraient Lénine et Gandhi. Une double raison nous y engage.

Il s'agit tout d'abord d'une problématique symptomatique de préoccupations et de prises de position clairement inscrites dans notre époque. Un exemple hautement significatif en est donné par la vive polémique déclenchée en Italie par le jugement de Fausto Bertinotti sur la question des Foibe et d'éventuelles exactions commises par la Résistance durant la seconde guerre mondiale. Le Secrétaire général de Rifondazione,

¹ Ce jugement est proche de celui de Robert Payne, qui écrivait au début de sa biographie de Gandhi : "A notre époque, il n'y a eu que deux génies politiques authentiques, Lénine et Gandhi" (**The life and death of Mahatma Gandhi**, New Delhi, Rupa & Co ed., 1999, p. 14).

dans sa brochure **La guerra è orrore** (13.12.03), a catégoriquement condamné la fureur des masses jadis déchaînée contre les fascistes et toute forme de recours à la violence. Nos adversaires, écrit-il, sont la guerre et le terrorisme en tant que produits de la globalisation. "La violence, en toutes ses variantes, se révèle inefficace, parce qu'elle se voit réabsorbée par la guerre ou le terrorisme, qui mettent hors jeu la politique (...) Il n'est pas vrai que le terrorisme parle au nom des peuples opprimés". La seule réplique est celle de "la paix, d'un peuple de la paix" et le seul "choix", celui de la "non-violence". Et, dans un entretien pour l'Unità (le 28.09.04), il affirmait : "les ennemis de Bush ne sont pas nos amis". Le Professeur Domenico Jervolino, Directeur d'**Alternative**, sans souscrire au verdict sur les Foibe, allait dans le même sens, lors du Congrès Marx déjà cité : "La réponse simplement réactive -violence contre violence- à notre avis ne serait pas une réponse efficace (...) Il faut couper les racines de la violence, avec une pratique active et diffusée de la non-violence".

Ces thèses me paraissent devoir être rapprochées de celles qui récusent la prise du pouvoir en vue de l'instauration d'une société nouvelle, qu'il s'agisse du sous-commandant Marcos dans le Chiapas ou de John Holloway, qui se réfère explicitement aux Zapatistes, dans son livre-programme, **Changer le monde sans prendre le pouvoir**. Dans une perspective assez voisine, Daniel Bensaïd intitule "La violence apprivoisée" le chapitre de son ouvrage autobiographique, **Une lente impatience**, où il suggère, "à défaut de pouvoir éradiquer la violence dans un avenir prévisible", de "développer une culture de la violence dominée"; ce qui lui vaut les éloges de Michaël Löwy dans son compte-rendu (**Rouge** du 29.05.04). Or, à l'arrière-plan de ces analyses et parfois invoqué à qualité on trouve le gandhisme.

Sans qu'il soit nécessaire pour les lecteurs de **L'Ernesto** de rappeler les nombreuses objections, de fait une véritable levée de boucliers, provoquées par ces apologues de la non-violence², deux préalables sont à prendre en considération.

D'une part, les partisans du refus de toute violence présentent leurs thèses comme des conséquences directes du tableau qu'ils dressent de la mondialisation et qu'ils ont en commun, notons-le, avec leurs contradicteurs. Bertinotti, par exemple, ne paraît pas remettre en question les idées qu'il exposait dans son ouvrage de 2000 (**Le idee que non muoiono**) sur la mondialisation, ses nuisances et son caractère de classe; sur l'incompatibilité entre capitalisme et démocratie; sur l'alternative "socialisme ou

² Cf. notamment les articles de Rossana Rossanda, Giovanni Pesce et Salvatore Distefano, dans le n° de janvier-février 2004.

barbarie"; sur le rôle des Etats-Unis dans la situation de guerre et la domination impérialiste; sur la nécessité d'ouvrir une perspective révolutionnaire. Lors du Comitato politico nazionale (15-16.09.01; cf. **Liberazione**), il insistait encore sur la liaison globalisation/guerre et, dénonçant "le fondamentalisme du marché et celui de la religion", en appelait à la mobilisation anti-impérialiste.

On ne peut, d'autre part, que partager l'indignation et la colère que soulèvent la multiplication et la systématisation des crimes impérialistes, de la guerre "infinie" de Bush, aux blocus, à Guantanamo et Abu Ghraïb. Les actes de "terrorisme", de leur côté, suscitent une légitime horreur. A l'échelle historique, les premières années du 3^e millénaire confirment à quel point le sommet de civilisation en principe atteint par l'humanité se confond avec une explosion de violences sans analogue dans les siècles précédents. Ajoutons à cela, ce qui n'a rien d'accessoire, la douloureuse conscience, au sein du mouvement communiste, des considérables exactions perpétrées au nom des "lendemains qui chantent". Prendre la violence en aversion n'est pas autre chose que la leçon de cette accumulation d'expériences.

J'avancerai une seconde raison plus théorique qui tient dans cette proposition que je ne me lasse pas de répéter : *la violence n'est pas un concept*. Le terme renvoie à une multitude de formes, des sanglantes aux paisibles, de la bombe à la discipline d'usine, du meurtre d'un forcené à l'existence du système, savoir les rapports capitalistes de production. Partant, il n'est d'autre violence qu'en situation. Deux corollaires s'ensuivent. Opposer violence à non-violence, fût-ce en stipulant qu'il s'agit d'actions de masses, c'est soit nager en pleine métaphysique, soit ériger sa candeur en argument, soit dissimuler son impuissance, sa démission, son acquiescement à l'ordre établi ou toute autre arrière-pensée. La violence ne peut se passer d'une qualification quelle qu'elle soit. La définir par la "force" (Littré) ne fait que déplacer le problème. La plupart des dictionnaires et même des livres qui prétendent la prendre comme objet exprès se dispensent de la définir et se bornent à des énumérations descriptives selon différents domaines, dont le structurel (le système) est en général exclu. La belle âme n'a pas de mains, c'est bien connu.

Il n'est nullement surprenant que les intellectuels d'Amérique latine attentifs et souvent associés aux souffrances de leurs peuples n'aient pas fait bon accueil à l'ouvrage de Holloway : ils savent bien que tout commandement ("le pouvoir sur"), et singulièrement l'étatique, ne peut faire l'objet d'une condamnation absolue. Une fois retombé l'enthousiasme des gauches occidentales, les Indiens du Chiapas ne sont pas

sortis des ghettos où les tient l'armée mexicaine inégalable dans ce genre d'exercice. Il n'est pas non plus d'exemple d'un théoricien de la non-violence qui n'en mesure les limites et ne fasse pas sa part à quelque violence. Le bon David Thoreau (1817-1862), surnommé le "Nouvel Adam" et le "Robinson moderne", dont la *Civil disobedience* inspira Gandhi, soutint l'anarchiste John Brown qui venait d'attaquer un arsenal au nom du "droit à la révolution" et ne craignit pas de justifier l'effusion de sang si les événements l'exigeaient. Le comte Léon Tolstoï (1828-1910), qui correspondit avec Gandhi et auquel ce dernier consacra un ashram en Afrique du Sud baptisé "Tolstoï farm", prit part en tant qu'officier aux opérations contre les rebelles de Chamil et défendit Sébastopol. La guerre "patriotique" contre Napoléon n'est-elle pas louangée dans **Guerre et Paix** ? Le Mahatma, en Inde, comme le rappelle Etienne Balibar, a échoué, malgré l'immense prestige dont jouissait sa doctrine de "l'étreinte de la vérité" (*Satyagraha*) par "le refus de nuire" (*Ahimsa*). Lui, non plus, toutefois n'excluait pas la violence. Il lui est même arrivé de la justifier : "Je risquerais 1000 fois la violence plutôt que l'émasculatation de toute une race" (**Hind Svarag**, 04.08.20); ou : "S'il n'y a de choix qu'entre la violence et la lâcheté, je conseillerais la violence" (**Young India**, 19.08.20). Faut-il enfin rappeler la logique d'une position qui amène un leader, Gandhi, dont on sait qu'il n'avait, durant la seconde guerre mondiale, pas pris position entre les belligérants, à écrire : "Hitler a tué 5 millions de Juifs. Mais les Juifs auraient dû s'offrir en masse au couteau du boucher. Ils auraient dû se précipiter d'eux-mêmes dans la mer du haut des falaises (...) Cela aurait soulevé l'univers et le peuple allemand (...) En fait, ils ont succombé par millions d'une façon ou d'une autre"³ ? Le socle des doctrines, en outre, de Tolstoï comme de Gandhi, était religieux. Chez l'un la foi chrétienne, l'amour du prochain prônait une philanthropie condamnant, avec le Mal, la violence révolutionnaire, l'art moderne et la sexualité. Chez l'autre, la notion "panindienne" (C. Mellon) de non-violence et la croyance à la transmigration interdisaient toute atteinte à la vie d'autrui⁴. Dans les deux cas, un privilège était accordé aux masses paysannes, qui supposait le refus de l'industrialisation, Gandhi allant jusqu'à dire "qu'il n'y a rien à faire contre l'Empire britannique" (**Autobiography**, 1927). Pourtant, face à l'ancienneté proclamée de la thématique de la non-violence, au nom de l'attente d'un autre monde, l'inventaire des formes d'agression de la Bible donne à réfléchir, de l'**Exode**, où Moïse invite à prendre les armes, "que chacun tue son frère, son parent", jusqu'aux **Actes**, où

³ Cité par L. Fisher, **Life of Mahatma Gandhi**, 1951; traduction française 1952.

⁴ In **Encyclopédie Philosophique Universelle**, II/2, art. "Ahimsa", Paris, PUF, 1990

Ananias et sa femme tombent morts aux pieds de Saint Pierre, pour avoir détourné de l'argent ⁵. "A quelles conditions, demandait Paul Ricoeur, le non-violent peut-il être autre chose...qu'un pur en marge de l'histoire ?"⁶

Deuxième corollaire : *la violence n'est pas un choix*. Les généreuses déclarations, rapportées à l'héritage de Gandhi, qu'elles émanent de "L'Appel des Prix Nobel en faveur d'une culture de la non-violence pour les enfants", de "La Résolution de l'Assemblée générale des Nations Unies sur Une décennie de culture de la paix et de la non-violence au profit des enfants du monde" ou du "Manifeste 2000" qui invite à "transformer la culture de la guerre et de la violence en une culture de la non-violence et de la paix"⁷, sont incapables de dépasser le stade des louables intentions. Et ne peuvent le dépasser. Car, s'agissant des dominés, des opprimés, de ce sel de la terre, qu'en espagnol on nomme si justement les "*silenciados*", entre violence et non-violence, il n'y a jamais de choix. Il n'est pas d'exemple qu'ils ne fassent pas les frais, qu'ils ne payent pas le plus lourd tribut à la violence qui leur est imposée par la violence structurelle du système, qu'elle soit militaire ou pacifique. "La pire violence c'est la pauvreté", déclare le théologien de la libération Gustavo Gutierrez Merino⁸. Il y a déjà plus de 20 siècles, le petit père Socrate assurait "Nul n'est méchant volontairement". Les damnés de la terre ne souffrent d'aucune pathologie mentale, sinon du poids des chaînes dont ils entendent se débarrasser, en même temps que de la servitude *volontaire*, à laquelle ils ont été réduits. Le jugement d'un R. Habachi, qui fait écho aux affirmations de certains de nos contemporains, quand il déclare "Au moment où Lénine, en 1917, découvre la révolution par la violence, Gandhi, dans son style unique et incomparable, a découvert la révolution par la non-violence"⁹, est littéralement privé de sens, pour ne "rien dire du mot de "révolution", en l'occurrence totalement inapproprié. N'en déplaise à nos bons apôtres et au respect que nous leur devons, c'est au contraire, un John Le Carré qui a raison : "Si j'étais un Palestinien habitant la Cisjordanie ou Gaza, je flinguerais à vue tous les soldats d'occupation israéliens (...) Un acte de violence prémédité contre des civils sans armes n'est en aucun cas admissible. Le fait que vous et vos maîtres américains lâchiez des bombes à fragmentation prohibées et d'autres armes immondes

⁵ Cf. la liste donnée par Bernhard Lang, in Françoise Héritier, **De la violence**, Paris, Odile Jacob éd., 1996.

⁶ **Histoire et vérité**, Paris, Seuil, 1955, p. 235.

⁷ Cf. Marie-Pierre Bovy, **Gandhi, l'héritage**, Paris Siloé éd., 2001, Annexes

⁸ Entretien à **La Nacion** de Buenos Aires du 11.01 04.

⁹ **Encyclopaedia Universalis**, s.v.

sur une population irakienne sans défense composée d'enfants à 60 % n'altère en rien ma position"¹⁰.

Cependant l'idéalisme de principe ne résiste guère à ce constat que dans toute guerre, depuis la nuit des temps, les malheurs des "civils innocents", mort comprise, sont incomparablement plus considérables que ceux des militaires. N'oublions jamais Dresde et Hiroshima. C'est pourquoi le terme de *terrorisme* requiert une suspicion analogue à celle qui pèse sur le terme de violence. De forts clivages sont indispensables. Certes, comme le dit Bertinotti, le bushien et l'islamiste sont les deux faces de la même médaille, mais ce constat n'autorise pas l'opprobre général jeté sur le mot. De même que s'impose la distinction entre *violence dominante* et *violence dominée*, le *terrorisme d'Etat* ne peut être confondu avec le terrorisme qui le combat et qui s'appelle *résistance*. L'Intifada, sous toutes ses figures, est, par essence, réplique à l'occupation, elle permet au peuple palestinien de demeurer debout. La résistance irakienne tient en échec l'impérialisme. Voilà les avant-postes de la seule violence *légitime*. Tant pis pour les indignations morales.

Ce n'est pas tout. La lutte des masses, car elles existent bel et bien, au premier chef, de l'Amérique latine au Moyen-Orient, se développe selon une dialectique alternant violence et non-violence, cette dernière toujours préférable et préférée pour l'économie de victimes véritablement *innocentes* celles-là qu'elle représente. "La violence est juste où la douceur est vaine" fait gentiment dire Corneille à un des personnages de son **Héraclius**. Traduisons : le rapport de forces décide de la nature des luttes, tantôt politiques, économiques ou sociales, tantôt armées. Le stratège, au besoin, et quand il est là, n'a d'yeux que pour la *conjoncture*, "l'analyse concrète de la situation concrète". Il n'a jamais le choix entre "la violence; loi de la brute et la non-violence, loi de l'homme" (Gandhi) : qui sérieusement voudrait dépouiller l'homme pour la brute ? L'unique finalité d'un choix consiste à désarmer les masses. Et il est même des processus révolutionnaires qui ne font pas, qui n'ont nul besoin de faire appel à la violence ouverte. Nous avons la chance d'en avoir sous la main, du "Que se vayan todos!" des masses de cette Argentine, déclarée le "meilleur élève du FMI", piqueteros et classes moyennes mêlés, qui déjà fait école hors de ses frontières, à la "révolution bolivarienne" du Venezuela qui, plusieurs fois de suite, en dépit des complots et manipulations, a transformé le suffrage universel en instrument de *libération populaire*. Comme quoi le pacifisme tant vanté par une certaine "gauche" peut n'être pas pacifique,

¹⁰ **Une amitié absolue**, Paris, Seuil, 2003, p. 329.

y compris pour l'ordre dominant qui ne rêve que de soumission planétaire et que la violence *révolutionnaire*, sous ses diverses formes, se propose d'abolir.

Georges Labica

(juin 2005)